

Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 75 (2011)
Heft: 299-300

Rubrik: Mises en relief

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

MISES EN RELIEF

La question du paléosarde*

« Il paleosardo e la fine d'un rebus » ou encore « fine di un rebus » avait exulté l'Auteur dans les titres de deux travaux¹ qui font partie d'une dizaine d'articles que Blasco a consacrés à ce sujet au cours des trois dernières années. D'autres avant lui avaient entrepris la tâche de trouver l'origine du paléosarde – que seul M. Pittau persiste à appeler « nuragico » et dernièrement « sardiano » –, de lui trouver des idiomes apparentés et de l'expliquer : G. Spano professait que « La lingua fenicia poteva dirsi la lingua nazionale [i.e. des Sardes] che perdurò per molti secoli »², R. Sardella veut « ricollegare la Civiltà nuragica [...] nel seno della grandiosa Civiltà sumerica » à travers le sumérien (et accadien)³, M. Pittau voit dans le paléosarde, en même temps que l'étrusque, un descendant du lydien ; par conséquent, « anche il nuragico o sardiano era una lingua appartenente alla famiglia delle lingue indoeuropee »⁴. Pour J. Hubschmid enfin, le paléosarde était constitué d'au moins six couches différentes, parmi lesquelles des substrats tirrhéno-étrusque, libyco-berbère et eurafricain, originaire de l'Hispania et en rapport avec l'ibère⁵.

* À l'occasion de la parution de l'ouvrage d'Eduardo Blasco Ferrer, *Paleosardo. Le radici linguistiche della Sardegna neolitica*, Berlin/New York, de Gruyter (Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie 361), 2010, xiv + 243 pages.

¹ « Aranake, Nurake, Busake. Il Paleosardo e la fine d'un rebus », *Sardegna Mediterranea* 27 (2010), 42-53 ; « Le origini linguistiche della Sardegna : fine di un rebus », *Quaderni bolotanesi* 36 (2010), 63-72.

² Giovanni Spano, *Vocabolario sardo geografico patronimico ed etimologico*, Cagliari 1872 (réimpr. Cagliari, 3 T, 1972), 14.

³ Rafaële Sardella, *Il sistema linguistico della Civiltà nuragica*, Isili, F.lli Ghiani, 1981, 1.

⁴ Massimo Pittau, *I nomi di paesi città regioni monti fiumi della Sardegna*, Cagliari, Gasperini, (1997), 8.

⁵ Johannes Hubschmid, « Paläosardische Ortsnamen », *VIII Congresso Internazionale di Scienze Onomastiche. Atti e Memorie*, ed. Carlo Battisti, Firenze, Istituto de Glottologia, II 1963, 145-180.

Quant à E. Blasco, ses recherches l'ont porté à privilégier en effet des langues de la péninsule Ibérique, à savoir l'ibère, mais surtout le basque. Alors que Pittau ne pouvait citer aucun parallèle entre le paléosarde et ce que l'on connaît du lydien d'après les inscriptions, le point de départ pour Blasco est beaucoup plus commode étant donné que le basque est une langue vivante, présente par plusieurs dialectes bien connus, mais pas attestée avant le XVI^e siècle. Pour les cent siècles avant cette date durant lesquels l'émigration vers la Sardaigne aurait dû avoir lieu, il faut se fier aux reconstructions effectuées par les linguistes. A cet effet, Bl. se sert surtout de l'ouvrage classique de L. Michelena *Fonética histórica vasca* ainsi que de quelques travaux de J.A. Lakarra ce qui lui permet de tenir compte d'évolutions phonétiques différentes (mais combien ?) des deux (proto-)langues au cours des siècles.

Il va sans dire que la base des recherches sur le paléosarde est constituée par des noms de lieu, à savoir des milliers de microtoponymes, conservés surtout dans les régions du centre et de l'est confinant, étant donné que le nombre d'appellatifs remontant à un substrat prélatin (et présémítique) est assez limité : pour Wagner il y en a une cinquantaine⁶ et pour Pittau près de trois cents⁷. Les toponymes d'une telle origine, par contre, sont bien plus de 5000⁸ dont Blasco a choisi presque un millier pour sa démonstration⁹. Malheureusement, Bl. n'indique pas la situation géographique des toponymes qu'il faut évidemment connaître avant d'émettre un jugement à leur égard, mais il fait savoir qu'il les a pris dans quatre travaux – dont un site internet – qui en comportent entre une cinquantaine (Blasco) et plus de cinq mille (Paulis) ; le lecteur est donc invité à se les chercher lui-même [198]¹⁰. Pire encore se révèle le contrôle des toponymes basques pour lesquels aucune source n'est citée [208]¹¹.

⁶ Max Leopold Wagner, *La lingua sarda*, Bern, Francke, 2¹⁹⁸⁰ (= ¹⁹⁵¹), XI L'elemento indigeno, 273-308 (= ed. G. Paulis, Nuoro, Ilisso, 1997, 254-280), en plus de quelques toponymes.

⁷ Massimo Pittau, *La lingua sardiana o dei Protosardi*, Cagliari, Gasperini, (2001), 81-212, en plus de 80 noms (des toponymes pour la plupart).

⁸ Cf. Giulio Paulis, *I nomi di luogo della Sardegna I*, Sassari, Carlo Delfino, 1987, 426-451.

⁹ Dans « 10.3. Indice onomastico e toponomastico » [198-208] sont réunis 969 noms.

¹⁰ Mais où aurais-je pu trouver, p.ex., *Cherá* [71, 200], *Cherusuniele* [80, 200], *Corriarvu* [70, 125], *Ghiriartzai* [66, 70, 102, 201], *Gonnoitzè* [72, 201], *Iliache* [66, 72, 201], *Isiricoro* [72, 105, 106, 202], *Itzotzache* [72, 78, 106, 202], *Ottánnara* [67, 202], *Urache* [81, 114, 207] ? Seul, *Itzotzache* est localisé (une fois à Austis [106], mais là, on attendrait plutôt *-age* à la place de *-ake*).

¹¹ Le lecteur attentif aura noté que la plupart des toponymes se trouvent probablement à Rentería (« la maggior parte dei nomi proviene da *Errenteria* », [93]).

Pour prouver une certaine parenté entre deux langues, il va de soi qu'on doit procéder à une comparaison d'éléments constitutifs de ces langues, à commencer par le lexique. Blasco, bien sûr, procède de cette manière, mais en même temps il s'attaque au « primato assegnato all'omonimia delle forme confrontate, che automaticamente conduce a *etimologie*, ossia a ricerche di *significanti primari* » admis par les représentants « del metodo storico-comparativo » [49]. Naturellement, c'est de cette méthode que Blasco se sert aussi pour prouver la parenté entre le paléobasque ou l'ibère d'une part et le paléosarde de l'autre, en tenant compte de « singole evoluzioni interne a ciascun sistema linguistico comparato » [50], ce qui devrait être normal. C'est ce qu'avait fait V. Bertoldi en reliant le n.d.l. sarde *Goni* et congénères au basque *goi* (où l'on connaît la chute du *-n-* intervocalique) suivi en cela par M.L. Wagner¹² et maintenant E. Blasco [104].

Un autre changement phonétique advenu après la période de l'ancien basque est le passage supposé de *b-/v-* initial à *m-*, phonème qu'on croit absent du système du paléobasque au même titre que *f-* et *p-*¹³. On s'attend donc à ce que le sarde continue la situation du paléobasque, mais, – surprise! – c'est exactement le contraire : en Sardaigne, *bel(e)* n'est point représenté en toponymie, mais la forme évoluée *mele*, presque toujours en dernière position dans des composés. Ceux-ci sont nombreux et surtout en *-nele*, qualifié de variante, un « allomorfo più produttivo » [82] de ce *-mele*, issu lui-même d'un **-bel(e)* paléobasque, résultat peut-être du passage de *mb* à *m*, groupe consonantique possible après une première racine terminée en nasale [119]. Les changements phonétiques à la base de la différenciation entre paléobasque et paléosarde ont dû se passer par conséquent lors d'époques fort différentes, et en effet, il s'agit de « più stadi evolutivi del Paleobasco giunto in Sardegna » [137]. On peut expliquer cet état des choses « in seguito a più migrazioni avvenute » ou bien à la suite d'un « sviluppo autonomo » du basque advenu en Sardaigne (*ib.*).

Si la variante *nele* – inconnue en basque – était, sans autre forme de procès, qualifiée de simple allomorphe de *mele*, lui-même pas attesté, ce n'en est qu'une parmi tant d'autres, également destinées à expliquer des toponymes sardes à partir d'une racine basque. Il y a là surtout les variantes représentant une racine identifiée comme telle, précédée d'une consonne dite prosthétique. À cette occasion, Blasco rappelle ce « meccanismo peraltro ben noto all'evoluzione sarda dal latino » (p.ex. *exire* > *essire* > *bessire*) [86], phénomène également inconnu en basque (et en ibérique) et qui en sarde n'a pu se manifester

¹² *Op.cit.* (n.6), ¹283/³261.

¹³ Cf. Luis Michelena, *Fonética histórica vasca*, San Sebastián, Diputación de Guigúzcoa 1961, 267, 374 etc.

avant la chute de *-b-/-v-* ou *-g-* et même *-d-* intervocaliques, donc pas avant le XIII^e s. dans certains dialectes. Mais ces occlusives sonores se sont maintenues jusqu'aujourd'hui dans des dialectes centre-orientaux¹⁴, donc précisément dans la région où la densité des (micro-)toponymes prélatins est la plus grande ; par conséquent c'est là où se trouve la plupart des toponymes que Bl. croit pourvus de ces «consonnes prosthétiques»¹⁵. Mais il n'y a pas que les occlusives sonores dans cette position : Bl. y voit aussi *l, m, n, s, θ* et *f* [66 etc.] avec ce résultat déconcertant : «tutte le consonanti che precedono segmenti radicali definiti vanno subito considerate semplici consonanti prostetiche ...» [83]¹⁶. À ce point, on aurait aimé une explication un peu plus substantielle, mais on voit l'avantage de pouvoir rattacher ainsi un nombre important de noms à une seule racine. Ainsi, on trouve, p.ex., pour la racine *is/itz* [72], non seulement treize noms commençant par *is-* (qu'on aurait pu augmenter), mais aussi *bísini, lísini* et autres comme *viθi/bitzi, sitzó*, et, avec le même droit, on aurait pu ajouter, p.ex., *disal²e, g(h)isilai, sisiddo* ou, pour *isti* [73], à côté de nombreux *ist-, gistorrai, nistorai* ou *fistí*.

Ce n'est pas tout. En effet, Bl. relève une «tendenza, nel Paleosardo, a scambiare le due vocali posteriori [o] e [u]», ce qui lui permet de réduire encore le nombre des racines discutées en réunissant ainsi *ósana* et *úsana*, p.ex. [65]. Il s'agirait là d'une tendance en commun avec le basque [154], mais on la retrouve ailleurs, p.ex. en italien¹⁷. Ensuite, on doit compter avec assi-

¹⁴ Pour la répartition actuelle, cf. les cartes respectives dans Michele Contini, *Étude de géographie phonétique et de phonétique instrumentale du sarde*, II Cartes, Alessandria, Dell'Orso, 1987, c. 8 (-*b*-), 18 (-*d*-), et 35 (-*g*-).

¹⁵ On ne s'attend donc pas à trouver, p.ex., à Fonni *viθiθai* [72], à Galtelli *giriai* [72], à Gavoi *gúsana* [77] et *gustospene* [78], à Irgoli *gilisti* [73], à Mamoiada *garaunele* [69], à Nuoro *burtei/gurtai* [77], à Oliena *gostolai* [78], à Olzai *biriai* [72] et *gorgoniai* [67], à Orani *golórike* [75,76], à Orgosolo *gorθene, gurθiánnaro, gús²ana* [77], *viθiollove* et *viθiurulu* [72], à Ovodda *bissonele* [72], à Sarule *giritzo* ou *girilé* à Siniscola [72].

¹⁶ «In ordine decrescente di frequenza le consonanti più utilizzate in questo meccanismo sono : *b > g > l > s > d > m > n > f*» [83].

¹⁷ Cf. Gerhard Rohlf, *Historische Grammatik der Italienischen Sprache*, Bern, Francke, I 1949, 140-142 (§ 71 «...toskanisch *u* statt *o*»), mais surtout 219-221 (§ 131 «Vortoniges *o* der Anlautsilbe») etc. (= *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti*, Torino, Einaudi, I 1988, 165). – Pour le roumain, cf. déjà Hariton Tiktin, *Rumänisches Elementarbuch*, Heidelberg, Winter, 1905, 26 (§ 36, *o* tonique), surtout devant nasale (§ 38), et 40 (§ 70, *o* atone). On pourrait même citer le français où, en syllabe fermée, *ö/ü* passe à *u* (*cour, court, fourche, goutte* etc.), cf. déjà Wilhelm Meyer-Lübke, *Historische Grammatik der französischen Sprache* I, Heidelberg, Winter, ^{4/5}1934, 69 (§ 65) où dans l'explication «structuraliste» de M.-L. sont compris le prov. (*flur*), le piémont. (*ffur*) ainsi que le rhétoroman (*eng. flugr*), donc *o* en syllabe ouverte (<*flore*>). Il s'ensuit que la correspondance basco-sarde est banale.

milation¹⁸ et dissimilation¹⁹, avec métathèse et l'alternance entre consonne simple et géminée pour les latérales (*l-l* et *r-rr*)²⁰ – bref, les possibilités ne manquent pas de rapprocher, voire faire coïncider, dès racines basques ou ibériques avec celles qu'on a pu dégager des toponymes sardes.

De mon côté, dans une tentative de systématisation, j'avais cru, en partant de critères formels, pouvoir établir la structure des racines toponymiques paléosardes qui serait V(oyelle) + C(onsonne) (C) ou bien C(+ *r*) + V + C (C)²¹, donc relativement simple. De son côté, Bl. note « la schiacciante prevalenza, ..., del tipo *sillabico* VC (V) o VCC » [84] ce qui revient à dire qu'il admet – ce que je n'avais pas fait – des racines se terminant en voyelle, sans doute à cause des lexèmes basques de forme identique. Dans cet ordre d'idées, il insiste sur « la corretta segmentazione dei microtoponimi sardi [63]²². Étant donné que pour Bl. le paléosarde fait partie des langues où « è una regola fissa il fatto che la vocale ultima del primo segmento cada o muti qualitativamente in molti derivati e composti ... » [64], les voyelles finales des « racines » sont éliminées dans les dérivés ou composés – ou bien elles sont conservées. Ainsi on trouve, p.ex., parmi les noms contenant la « racine » *ortu* : *ort/ai*, *ort/ei*, *ort/ana*, *ort/ine* etc., mais aussi *ortu/ene*, *ortu/eri*, *ortu/nele* etc., en plus de *orto/ike*, *orto/koro* et *urt/ur/e*, *urtaddala* (à cause de *o* > *u*), puis « Allomorfi con consonante prostetica : *b/urt/ei* ..., *f/urt/ei* ..., *g/urt/ei* ..., *g/orth/ene*, ..., *m/ortu/mele*, *m/ortu/nele* ... » [76 s.]. On voit qu'il n'y a guère de limites quant à l'attribution d'un nom paléosarde à un mot basque phonétiquement assez proche.

En tout, Bl. est parvenu à réunir 63 racines paléosardes²³ ; il les présente dans le chapitre « 4. Tipologia del Paleosardo » [63-87] lorsqu'il traite des « Strutture morfologiche del Paleosardo » [4.2., 69-83], surtout « 4.2.1. Radici » [69-81]²⁴. Ces racines se recrutent dans trois couches linguistiques

¹⁸ P.ex. *berrunurai* < *berri* « con *nur* e assimilazione » [70], ou *turrunele* < *turri* « con (assimilazione e *nele*). » [80]

¹⁹ P.ex. *silisergone* « con *erg* < *orga* per dissimilazione » [79].

²⁰ « la /l/ poteva essere realizzata come lunga, /ll/ ; « La vibrante poteva assumere, come oggi, una pronuncia intensa : *kar-* e *karr* ... » [86], p.ex. *nur* « con ... vibrante rafforzata : *nurra*, *nurre* (...), *nurri* ... » [75].

²¹ *Toponomastica barbaricina*, Nuoro, Insula, 1998, 36 et 39.

²² De même lorsqu'il revendique « la corretta segmentazione di numerosi composti » [62].

²³ Lors de mon examen des microtoponymes de neuf communes de la Barbagia Ollolai (cf. n.21), j'avais compté 36 racines présentes dans les seuls noms constitués d'une racine ou d'une racine pourvue d'un seul suffixe (pp. 37-39).

²⁴ Il faut y ajouter notamment trois éléments compris d'abord parmi les suffixes [4.2.2.] : « i seguenti suffissi vanno considerati delle radici », à savoir *mele/nele*, *kor(e,o)*, *erthe* [82 s.].

dont la plus ancienne des « Radici di origine incerta o ignota » [5.6., 124-128] est surtout représentée par les fameuses « bases méditerranéennes » telles que **kar(r)a*, **kuk*, *gava*, **sala*, **tala* jadis promues par V. Bertoldi et autres substratistes surtout italiens et puis français. Bien sûr, ces bases ont pu se trouver sur place déjà avant l'arrivée des Ibères et des Proto-Basques, mais ceux-ci étaient susceptibles d'avoir adopté eux aussi des éléments de ce substrat ancien. Il s'agit là de 17 racines contre 10 que Bl. dans un « Confronto fra Paleosardo e Iberico » [5.5., 117-124] avait mis au compte de l'ibère, p.ex. *bar*, *beles* ou le fameux *ili*, attestés par des inscriptions. On n'apprend rien sur la nature du rapport de l'ibère avec le basque, mais c'est ce dernier qui, aux yeux de Bl., a fourni la plus grande partie des éléments au paléosarde avec plus de trente racines, énumérées dans le « Confronto fra Paleosardo e Paleobasco » [5.4., 99-117], p.ex. *aran*, *berri* ou *gorri*. Là aussi, Bl. parle de suffixes, cinq en tout – ce qui n'est pas beaucoup vu qu'on peut en recenser une bonne centaine dans les toponymes sardes²⁵ – à savoir *-ake*, reconduit à *-ak*, marque du pluriel en basque, *-ai*, *-ei*, *-oi*, suffixes tant débattus par le passé²⁶ et dont on s'étonne d'entendre dire que « I suffissi *-ai*, *-ei*, *-oi* nonché *-toi* sono usati massicciamente nella toponomastica basca » [117]. Bl. se réfère là à R. Menéndez Pidal, mais qui n'avait traité qu'« un sufijo, *-toi*, *-doi*, que indica lugar donde se halla una cosa »²⁷, et à J.-B. Orpustan²⁸, auteurs qui ne suggèrent nullement un emploi « massif » des suffixes *-ai*, *-ei*, *-oi* dans la toponymie basque, et il aurait été utile que Bl. eût localisé les quatre noms cités à ce propos (*Aldai*, *Belai*, *Garai*, *Saldai*²⁹). Le dernier suffixe mentionné est quasi synonyme de ces derniers : « *-tz*, *-tza* si applica in basco ai nomi di piante ed alberi per indicare il “luogo di crescita”, similmente al lat. *-ētum* » devenu *-θai*, *-tzai*³⁰ en sarde

²⁵ Cf. *op.cit.* n.21, 50-77.

²⁶ *Ib.*, 53, avec des remarques bibliographiques n.117.

²⁷ *Toponimia prerrománica hispana*, Madrid, Gredos, 1968, 21 (« 4. El sufijo *-toi* ». 21-26), dont Bl. se limite à citer le premier exemple : *aritztoi* “robledal” (Bl. : “rove-reto”).

²⁸ Bl. cite « Orpustan (1991, 67) » [117 n.96], alors que dans la « Bibliografia » on ne trouve que : Orpustan 1997, 2000 et 2006.

²⁹ J'ai réussi à trouver deux *Alday*, hameaux situés dans l'arrondissement de Céret (F 66), à moins de 30 kms de la côte méditerranéenne en Roussillon, où il n'y a pas de toponymes basques malgré Joan Coromines, « *Miscl-lània de toponímia bascoide a Catalunya* » in : *id.*, *Estudis de toponímia catalana*, Barcelona, Barcino, I 1965, 153-217, et aussi *Belay* (64, arr. d'Anglet, donc au Nord du Pays Basque).

³⁰ Déjà, M. Pittau, *Studi sardi di linguistica e storia*, Pisa, La Cultura, 1958, 172, avait postulé un suffixe *-thai/-tzai* avec *-sai*, *-ssai*, *-tai*, ou plutôt un suffixe *-s/-t-* etc. + *-ai* « desinencia ». Je ne détaillerai pas ici pourquoi je préfère une autre segmentation, à savoir *viθ/iθ/ai* au lieu de *viθi/θai*; ceci vaut également pour *-lai* que Bl. voit dans *korru/lai*, *masa/lai* [66] qui dans mon analyse sont *korr/ul/ai* et *mas/al/ai*.

[117], encore une forme dont on se demande pourquoi elle se trouve parmi les « *frequenti suffissi paleosardi* » [66]. Il faut le dire tout net : l'assertion de Bl. qu'il y aurait en basque, comme en sarde, des suffixes toponymiques *-ai*, *-ei*, *-oi* « *per indicare significati di “appartenenza” e di “ricchezza di piante e alberi”* », est dénuée de tout fondement³¹.

Mais ce sont les racines qui se trouvent au centre de ses recherches. Celles-ci se distinguent de deux autres éléments : « non è difficile estrapolare le *radici*, l'enucleazione dei *suffissi*, e la loro corretta demarcazione rispetto agli *pseudosuffissi* (ovvero radici logorate foneticamente e fissate in posizione post-terminante) » [81]. Ceux-ci sont seulement présents au nombre de trois : *mele/nele*, *kore* et *ertz* [82 s.]. C'est surtout ce dernier qui ne laisse pas d'intriguer : il est présent dans *talerthe*, *unerthe* et *usurthe* [83] et représenterait le basque *ertz* « *margine* » [95], mais auparavant, qualifié de suffixe cette fois-ci, il avait été nommé parmi les « *suffissi* [che] vanno considerati delle radici » [82], et Bl. m'avait reproché que *-rθe* in *talerθe*, *unerθe* et *usurθe* figureraient parmi « *molti segmentazioni* [...] condotte per mera assonanza di nessi consonantici contenuti nelle forme analizzate » [59] – exactement selon la même façon de procéder que celle suivie par Bl.³²

Il faut dire que la catégorie « *pseudosuffixe* », définie ainsi, ne fait pas de sens étant donné que dans beaucoup de langues, à commencer par l'indoeuropéen, les suffixes à l'origine ne sont rien d'autre que des mots qui habituellement, dans des composés, se trouvent en position finale, p.ex. lat. *mente* qui, dans presque toutes les langues romanes, a fini par former des adverbes, ou all. *-heit*, angl. *-hood*, anciens noms, devenus suffixes pour dériver des noms abstraits.

L'originalité de l'analyse de Bl. consiste dans le fait qu'il croit pouvoir expliquer les toponymes sardes dont la structure dépasse la simple racine – même suivie d'un suffixe – par la composition de deux racines (ou plus), alors que j'avais parlé, faute de mieux, de deuxième ou troisième (ou plus) éléments après la racine. L'identité ou ressemblance de ceux-ci avec le premier (racine) peut en effet favoriser cette interprétation. À cet effet, Bl. s'efforce de montrer que le paléosarde était une langue agglutinante dont il dit qu'elle se caractérise « *nella formazione delle parole, per il meccanismo di mero accumulo* »

³¹ Jean-Baptiste Orpustan, *Toponymie basque*, Bordeaux. PU Bordeaux, 1997, 67, avait mentionné, à l'occasion du suffixe adjectival *-i*, les toponymes *Garai*, *Aldai*, *Jaldai* [*Saldai* chez Bl.], *Belai* « sans que le processus morphologique et sa signification, ..., aient été bien élucidés ».

³² En même temps, Bl. suggère que j'aurais qualifié ce segment de suffixe, alors que j'avais parlé expressément de « *altre terminazioni* » et que « *sembra difficile vedervi dei suffissi* » (*Op.cit.* n.21, 75).

di radici senza specifici *segnali relazionali*» [84, 4.3.1. Tipologia morfologica]. Mais on n'a pas besoin de cette attribution typologique, vu que les langues flexionnelles connaissent également ce type de composition, p.ex. les langues germaniques³³, le latin également (cf. *suovetaurilia* etc.) avec les langues romanes (fr. *vinaigre*, it. *biancospino*, sd. *pilarda* etc.).

Quoi qu'il en soit, c'est dans le basque, langue agglutinante, en plus de l'ibère et d'un substrat « méditerranéen » qu'il retrouve des ressemblances avec le paléosarde. Alors que Pittau, faute de coïncidences lexicales, avait réuni surtout une vingtaine de toponymes de la Lydie pour les confronter avec des noms sardes homonymes ou presque (p.ex. *Ales*)³⁴, Bl. ne peut en faire autant avec les noms de lieu basques ou ibères, ce qui l'oblige à rapprocher les morphèmes reconnus dans les toponymes sardes des lexèmes présents dans le lexique basque. Autrement dit : il n'y a pratiquement pas de correspondances toponymiques comparables, p.ex., aux composés romans issus du type lat. *petra facta* (pg., gal. *Pedrafiga*, esp. *Piedrahita*, *Piedrafiga*, prov. *Peyrefite*, *Pierrefiche*, fr. *Pierrefitte*, it. *Pietrafitta*, sd. *perda itta*), de sorte que Bl., à propos du sd. *Urake*³⁵, a pu formuler un heureux : « Sorprendente il parallelismo col toponimo basko *Urak* » [114 n. 89]. Pour rendre compte des noms sardes, il faut donc surtout combiner des racines basques.

Le malheur a commencé en 1988, lorsque Bl., en discutant le terme *orgosa* “endroit humide”, a eu l'idée de le scinder en deux et de l'expliquer comme un composé tautologique dont les éléments seraient **org-* et *-*os-*, racines toponymiques méditerranéennes dont la signification exacte serait “eau potable” (**org-*) et “eau courante” (*-*os*)³⁶. En même temps, il présente *orga* et *orge* comme simple base sans second élément (-*osa*) en tant que microtoponyme, probablement hydronyme, à Orgosolo, Urzulei et Dorgali³⁷. Quelques années plus tard, fier de la trouvaille (*orga*, *orge*), il déclare ce terme « appellativo

³³ Dans *Italiano e Tedesco*, Torino, Paravia, 1999, livre que Bl. conseille [61 n.1] pour se renseigner sur « la teoria generale pertinente alla *Derivazione* o alla *Composizione* », il cite lui-même l'all. *Atomkraft*, *Autobahn*, *Umweltschutz* etc. [190].

³⁴ *Origine e parentela dei Sardi e degli Etruschi*, Sassari, Carlo Delfino, 1995, 115 s.

³⁵ Je n'ai pu trouver ce nom, cf. n.10. – A l'occasion d'*ili*, Bl. mentionne l'ibère *ilun* avec le n.d.l. *Iluno*, « da correlare con basco *il(h)un* “oscuro; oscurità”, correlazione che sembra trovare pieno conforto in paleosardo *Ilune*, tra Baunei e Dorgali, un “vallone stretto”... » qui est connu aujourd'hui sous le nom de *Cala Luna*; Paulis (*op.cit.* n.8) donne *Cala di Luna* pour Dorgali (100), et *Codula de Luna* pour Baunei (32), et Blasco lui-même *kódula lune* (*Le parlate dell'Alta Ogliastra*, Cagliari, Della Torre, 1988, 170), mais nulle part *ilune*.

³⁶ Eduardo Blasco Ferrer, *op.cit.* n.35, 175.

³⁷ Ces noms se trouvent dans l'ouvrage de G. Paulis (*op.cit.* n.8, 441), mais *Orga* à Sarule à la place de Dorgali.

endogeno » d'origine paléosarde auquel se serait joint dans une « formazione tautologica » un paléoindoeuropéen **ausa* ou plutôt une variante **osa*, arrivée plus tard³⁸. Du coup, l'élément toponymique avait mué en appellatif ce qui ressort aussi d'autres publications dont la première nous livre *órga*, *órga* « “sbocco d'acqua, fontana” »³⁹, une signification donc qui n'est attestée nulle part. Dans un ouvrage de synthèse plus récent, il précise : « *orga*, *orge* (...), appellativo in uso con lo stesso significato nei dialetti baroniesi »⁴⁰, sans donner la moindre référence bibliographique, et ceci vaut pour d'autres publications dans lesquelles l'aire de répartition s'est même élargie : *orga*, *orge* « resiste da solo nelle parlate barbaricine e baroniesi »⁴¹, « *orga*, appellativo ancora in uso nei dialetti barbaricini e baroniesi »⁴², ou simplement « l'appellativo *orga*, *orge* “polla, luogo acquitrinoso” »⁴³. Depuis 1999, le terme a même fait son chemin dans les dictionnaires⁴⁴.

Dans une tentative d'explication du terme *orgosa*, le romaniste se rabat d'abord tout naturellement sur la finale *-osa* dans laquelle il a l'habitude de reconnaître la forme féminine de *-osus* (> sd. *-osu*, it., esp., pg. *-oso*, roum., prov., cat. *-os*, fr. *-eux*), suffixe adjectival et qu'on retrouve souvent en toponymie⁴⁵, en général elliptiquement sans le nom qu'il déterminait à l'origine, p.ex. *terra* (f.). Malheureusement, Bl. ne prend pas en considération une formation

³⁸ « Africa, Sardegna e Sicilia: concordanze ed idiosincrasie preromane, latine, greche ed arabe », *Studi linguistici e filologici offerti a Girolamo Caracausi*, Palermo, CSFLS, 1992, 41-67, 45 s.

³⁹ « Tracce indeuropee nella Sardegna nuragica ? », *IF* 98 (1993), 177-185, 180.

⁴⁰ Giorgia Ingrassia/Eduardo Blasco Ferrer, *Storia linguistica sarda*, Cagliari, CUEC, 2009, 20.

⁴¹ « Tipologia e ricostruzione del Paleosardo », *RION* 16 (2010), 9-30, 15.

⁴² *Qb* 36 (2010), 65 (cité n.1).

⁴³ « Tipologia, Semantica cognitiva, Paleosardo e Paleobasco : bide berriak », *Scripta manent*, Festschrift für Heinz Jürgen Wolf, hg. von Philipp Burdy, Moritz Burgmann und Ingrid Horch, Frankfurt/M. etc., Peter Lang, 27-45, 40, ou « *orga* “polla, sorgente” ... appellativo sardo » (30).

⁴⁴ Mario Puddu, *Ditzionàriu de sa limba e de sa cultura sarda*, Cagliari, condaghes, 2000, 1244 : « **orga**, un isperrada in mesu de duas roccas » ; Massimo Pittau, *Dizionario della lingua sarda fraseologico ed etimologico*, Cagliari, Ettore Gasparini, 2000, 688 : « **orga**, **orghe**, polla d'acqua, zampillo, sorgente ... » ; Tonino Rubattu, *Dizionario Universale della Lingua di Sardegna*, Sassari, edes, IV, 1235 : « **orga** “polla, zampillo”, *orghe* “dto” ». Il n'y a que Enzo Espa qui ne semble pas avoir eu recours au lemme introduit par Blasco, lorsqu'il donne « **orga** (agg.), *abba orga* “trasudato, essudato” (F.F. Contini), *orga* s.f. “fessura tra le rocce” (Salis, Orgosolo) », *Dizionario Sardo-Italiano dei parlanti la lingua logudorese*, Sassari, Carlo Delfino, 1999, 955.

⁴⁵ Cf. H.J. Wolf, « Gemeinromanische Tendenzen, IX Onomastik », *LRL* II/1, 387-422, 396.

latine (ou romane) **org-osus*, “plein de sources etc.”, analogue, p.ex., à *aquosus*, *paludosus*, *venosus*, continués par des langues romanes⁴⁶; sd. (*v*)*enosu* “acquitrinoso” etc. se trouve dans tous les dictionnaires⁴⁷, et dans quelques-uns *abbosu*⁴⁸.

Il va sans dire qu’un suffixe d’origine latine peut former des mots en s’ajoutant à des bases prélatines, p.ex. – pour prendre des toponymes formés à l’aide d’-*osu* – pg. *Carvalhosa*-*o*, esp. *Carbajosa*, *Carrascosa*, *Chaparroso*, prov. *Cassaniouze*, et parmi les nombreux dérivés et composés avec *org-* [67,76 etc.], on peut trouver, en Ogliastra, à Villagrande Strisaili, *Orguda*, dérivé au moyen de -*uda* d’origine latine (-*utus* “pourvu de”)⁴⁹, nom que Bl. ne cite malheureusement pas, mais dont la signification n’est peut-être pas loin d’*orgosa*.

Cependant, Bl. y a vu un composé, même un composé tautologique à l’image de *Châteaudun*⁵⁰ ou de *Mongibello* [61] dont les composantes seraient d’origine indoeuropéenne (**osa*) et pré-indoeuropéenne (**orga*). C’est de cette forme, « prototipicamente un esempio-campione » [61], que l’analyse de Bl. prend son essor. Mais c’est le vocabulaire basque qu’il met à profit afin d’expliquer les toponymes sardes, même s’il n’y recourt pas à l’élément – quasi constitutif – de *org-*. S’il n’a pas mentionné le basque *orga*, la raison est probablement que le sens “carro - charrette”⁵¹ [ou “charrette ; chariot”⁵²] ne cadre pas avec “lieu humide, etc.” du sarde *orga*, de sorte que cette racine est passée

⁴⁶ Cf. REW 588 (panroman), 6179, 9203.

⁴⁷ *Opp.citt.* n.44: Puddu 319 (*benósu*), 647 (*enósu*), 1728 (*venósu*); Pittau 192 (*benosu*), 964 (*venosu*); Rubattu III (log.), 291 (*benosu*), 823 (*venosu*), IV (nuor.), 935 (*benosu*), 1361 (*venosu*), IV (camp.), 1489 (*benosu*), 1959 (*venosu*); Espa 212 (*benósu*), 472 (*enósu*), 1286 (*venósu*); en plus Giovanni Spano, *Vocabulariu Sardu-Italianu*, Cagliari, Tipografia Nazionale, 1851, 201 (*enòsu*), 408 (*venòsu*); Vissentu Porru, *Nou Dizionario universali sardo-italianu*, Casteddu, Tipografia Arciobispali, 1832 (Ristampa anastatica Cagliari 1981, edizioni 3 T), 598 (*venòsu*); DES II, 569 (*benósu*, s.v. *vèna*); Pietro Casu, *Vocabolario sardo-logudorese-italianu*, a cura di Giulio Paulis, Nuoro, Ilioso, 2002, 465 (*enósu*), 1349 (*venósu*).

⁴⁸ Spano, 6; Puddu, 21; DILS, 37; Espa, 15; DES I, 42; Casu, 74. – M.L. Wagner, *Historische Wortbildungsllehre des Sardischen*, Bern, Francke, 1952 (= RH 39), § 87 (83 s.) informe que -*osu* en sarde est « extrêmement productif »; parmi la cinquantaine d’exemples il y a *abbósu* et (*b*)*enósu*.

⁴⁹ Selon Wagner (*op.cit.* n.48, § 92, 86ss.), -*utus* est très populaire en Sardaigne (« überaus beliebt », 86).

⁵⁰ Nom que Bl. cite souvent pour illustrer son propos et qu’il écrit toujours *Chateaudun* [61, 212]; déjà *opp.citt.* n.35, 175; n.278; n.39, 181; n.40, 20; n.41, 15.

⁵¹ Resurrección María de Azkue, *Diccionario vasco-español-francés*, 2 vols., Bilbao, Dirección del Autor, 1905, II, 127 (?Bilbo 1984, 859).

⁵² Pierre Lhande, *Dictionnaire basque-français et français-basque*, Paris, G. Beauchesne, 818.

dans le groupe « méditerranéen » [127], en tant que « elemento tipico paleosardo, senza chiare correspondenze altrove » [148]. Rappelons tout de même que *Orgono* [67, 76, 204] a son correspondant exact en Provence dans *Orgon* (F 13, < 1114, 1202, 1275 *Orgono*⁵³) et même *Orgosa* dans le nom d'un petit cours d'eau : *Ourgouso* (F 84⁵⁴). En Italie, par contre, et même en Espagne on ne trouve guère de noms susceptibles d'être dérivés d'une racine *org-⁵⁵.

La signification joue donc un rôle important pour l'étymologie dans l'analyse de Bl. en dépit du fait que les « noms propres [sont] dépourvus de signification »⁵⁶. Convaincu qu'une racine sarde correspond à une racine basque homonyme, il peut assigner un sens à chaque microtoponyme sarde à la façon de tant de substratologues comme V. Bertoldi ou C. Battisti [48 s.]. Il traduit ainsi « *Talerthe* “riva del torrente di montagna”, *Usurthe* (...) “ai margini della foce del fiume”, *Unerthe* (...) “a fianco della collina” » à cause du basque *ertz(e)* “...margen, orilla” [104] ou « *Istinogori* (à Tonara) “acque rosse di una pozza, incanalate da una sorgente” ... *Irikore* “insediamento su terreno rosso” e *Nurkoro* “ammasso di lastre di pietra rosicce”, ... *Filikore* “terreno con felce dalle foglie rosse” » rattachés au basque *gorri* “rouge” [105], donc jusque dans les détails. Faute de correspondances toponymiques basques, Bl. renvoie parfois à celles d'autres langues, p.ex. des noms composés avec des adjectifs de couleur en espagnol, français, italien, allemand⁵⁷ pour rendre probable une signification “noir” du segment très fréquent *mele*, *mela*, *nele*, *nela* etc. qui apparaît jusque dans des noms comme *Nasonele* : « La rispondenza col modello basco, tenuto conto delle regole fonetiche proprie del Paleosardo, è totale : *baso + bel-* (...) > **basomele* > **masomele* (...) > **masonele* > **Nasonele, -i* » [131].

⁵³ Charles Rostaing, *Essai sur la toponymie de la Provence*, Paris D'Artrey, [1950], 71 ; l'auteur ramène le nom à une base **or-g*, signifiant non pas “source”, mais “hauteur” (70), étymologie « méditerranéenne » reprise dans Albert Dauzat/Charles Rostaing, *Dictionnaire étymologique des noms de lieux en France*, Paris, ²Guénégaud, 1978, 510, « plus prob. » que « *Orgus* et suffixe *-onem* » ; Ernest Nègre, *Toponymie générale de la France*, Genève, Droz. I 1990, 288 (n° 4517), préfère y voir une origine grecque.

⁵⁴ Rostaing, *loc.cit.* n. 53, qui se réfère à Frédéric Mistral, *Lou tresor d'ou Felibrige*, (nouveau tirage) 2 vols., Paris, Delagrave, 1932, II, 445, qui notait *Ourgouso*, « L'Hourgouse, rivière ... », raison pour laquelle Rostaing envisageait aussi une signification hydronymique à côté de l'autre, oronymique, de la base **or-g*.

⁵⁵ Puisque des noms *Orgaña*, *Orgiva* o *Orgullo* ne peuvent faire l'affaire, on pourrait proposer à la rigueur *Orgáz* (TO).

⁵⁶ Stephen Ullmann, *Précis de sémantique française*, Bern, Francke, ⁵1975, 26, auteur reconnu comme autorité [9 n.18].

⁵⁷ P.ex. *Río Negro*, *Tinto*, *Vermejo*; *Rivière Bleue*, *Rouge Eau*; *Rio Nero*, *Verde*; *Rotach*, *Schwarzach* etc. [131].

Ce qui peut surprendre est le nombre relativement réduit des racines paléosardes: «elenco tutte le forme che mi è stato possibile enucleare dalla toponomastica paleosarda» [68], à savoir une soixantaine en tout entre descendants du paléobasque, de l'ibère et du paléoindoeuropéen ou périindoeuropéen (méditerranéen). Il s'agit là d'une limitation que je m'explique uniquement par l'intention de l'auteur d'assigner une signification plus ou moins précise à chaque racine et aussi de la retrouver dans des régions préétablies⁵⁸. Autrement on comprend mal pourquoi *berr-* a été traité [70, 102] mais pas *barr-*, *birr-*, *borr-* ou *burr-*⁵⁹; *mel-* [74, 119 ss.], et non *mal-*, *mil-*, *mol-*, *mul-*⁶⁰; *orv-* [77] et non *arb-/arv-*, *erb-*, *irb-*, *urb-*⁶¹, etc. etc. Pour le «méditerranéen», Rostaing avait postulé des bases du type CV + *l*, *r*, en donnant comme exemple *pāl*, *pēl*, *pīl*, *pōl*, *pūl*, *pūl* où toute la gamme des alternances vocaliques ne semble pas influer sur la signification de la racine⁶².

Quo qu'il en soit, ces alternances vocaliques semblent exister en toponymie paléosarde, et ceci dans un grand nombre d'exemples. Puis, il y en a d'autres, beaucoup moins nombreux, dans lesquels la voyelle de la base ne peut être substituée par une autre, p.ex. *mand-*⁶³ [74, 108 *mando*] ou *nau-* [74, 126, 149 *nava*]. On s'explique mal les lacunes dans le répertoire de «tutte le forme», surtout lorsqu'elles s'insèrent dans les catégories sémantiques mises à contribution dans le chapitre «5.7. Collaudo semantico e Ricostruzione antropologica» [129-135], à savoir hydronymes, termes dénotant la configuration du terrain et noms d'animaux et de leurs produits [133], p.ex. à côté de *berr-*⁶⁴ (de *berri* “neuf” [102]), *barr-* “étable”⁶⁵, *birr-* “bruit”, *borr-* “bélier d'un an” (*borro*), *burr-* “tête” (en composition)⁶⁶, racines toutes présentes dans des toponymes sardes⁶⁷. Ce qui pourrait être allégué à la faveur de la thèse basque est la simple quantité d'appellatifs basques dont les bases ont une correspondance phonétique dans des noms sardes. On doit donc naturellement passer

⁵⁸ Il y a des exceptions, *org-* p.ex.

⁵⁹ Je me limite ici à citer chaque fois un exemple d'après Paulis, *op.cit.* n.8, 426-451: *Barraghe, Birrola, Borrodai, Burrail*.

⁶⁰ *Malai, Milisai, Molovai, Mullò*.

⁶¹ *Arbai, Erbore, Irvili, Urbara*.

⁶² *Op.cit.* n.53, 23.

⁶³ On se serait attendu au moins à *mend-* étant donné que *mendi* est basque, signifiant “montagne”, élément de noms fréquent.

⁶⁴ Pour noter *r* fortement roulé, Bl. emploie indistinctement *rr*, *ŕ* ou *R*.

⁶⁵ Formes basques et significations d'après Lhande, *op.cit.* n.52.

⁶⁶ Lhande 112 (*barr-*), 175 (*birr-*), 180 (*borro*), 191 (*burr-*).

⁶⁷ Cf. n.59 etc.

par un « primo difetto, ..., nel primato assegnato all'*omonimia* delle forme confrontate, che automaticamente conduce a *etimologie*, ossia a ricerche di *significanti primari* », reproche adressé aux substratologues du passé [49].

Il n'est pas étonnant qu'on puisse retrouver des mots ou des racines d'une simple structure (C)VC dans d'autres langues, p.ex. dans les langues dravidiennes déjà mises en rapport dans le passé avec le basque. On y trouve, p.ex., les fameuses bases *kar/kal* “stone, pebble” ou *kukk* “head”, mais aussi *ur-* dans *uri/urai* “place, site” et même *alai* “anthill, hole in the ground, cave” ou *olai* “palm leaf”⁶⁸, présents comme toponymes en Sardaigne, jusque dans *konka/konkai* “woman's breast” (sd. *conca* “tête”) et *maccu* “fault, that which is improper” (sd. “imbécile”, “crétin”), mots du lexique pansarde⁶⁹.

Quant aux toponymes, on pourrait aller jusqu'à l'*Osaka* japonais vu, p.ex., *Osana, Usache* [61, 65, 77, 130], mais cette langue ne se prête guère à une comparaison avec le paléosarde. Il y a aussi – exemple choisi au hasard – *Berastagi* en Sumatra septentrional qui ne déparerait pas une liste de toponymes paléo-sardes (cf. *Ber/issai, Ast/ili, Orog/aghe*) tout comme des centaines de noms en Afrique occidentale comme *Télimélé* (Guinée, cf. sd. *Telemuli*), *Tolode* (Libéria, cf. sd. *Tolovè*), *Tamala* (Ghana, cf. sd. *Tamula*), *Sagamu* (Nigéria, cf. sd. *Sagama*) ou *Ilara* et *Lapai* situés au Nigéria comme en Sardaigne ; de l'autre côté du continent, on trouve *Usambara* en Tanzanie, et aussi dans l'*Ogliastrasarde*. Vu ces ressemblances toponymiques – qu'on pourrait, ce que je ne ferai pas, appeler des correspondances –, il est assez étrange que le nombre des concordances basco-sardes soient extrêmement réduit, voire quasi inexistant. En ce qui concerne les deux autres couches constitutives du paléosarde, à 97 reprises, Bl. cite des noms sardes en *org-* (33 en tout) ou 118 fois des noms en *ort-* (49 toponymes différents), mais aucun nom espagnol, ce qui vaut aussi pour *sil-* ou *sin-*⁷⁰. M.-L. Wagner avait donc probablement raison en supposant comme hautement improbable que la plupart des Sardes aient été des Ibères⁷¹.

La position de Blasco étant tout autre, il semble normal qu'il s'attaque à celle de Wagner et d'autres linguistes. Mais je dois avouer ne pas avoir compris

⁶⁸ T. Borrow/M.B. Emeneau, *A Dravidian Etymological Dictionary*, Oxford, Clarendon Press, 1961, 92 (n°. 1091), 113 (1358), 53 (588), 22 (248 ss.), 78 (903), cf. aussi *arai* “room”, “rock” etc., 24 (271).

⁶⁹ *Ib.*, 138 (1693), 305 (3783).

⁷⁰ On voit que de ces racines, extrêmement importantes dans le corps de l'ouvrage, aucune n'est censée appartenir au paléobasque, mais *ort-* et *sin-* à l'ibère.

⁷¹ « Zum Paläosardischen », *VR* (1943/44), 306-323, 321 : « ... so ist es ... ganz unwahrscheinlich, daß die Masse der Sarden Iberer waren ... », et (323) : « Jedenfalls muß man mit der Erklärung sardischer Wörter durch das Iberische und noch dazu das moderne Baskische vorsichtig sein und darf nicht überall Baskisches sehen wollen. »

pourquoi, pour prendre ses distances, il a choisi de s'acharner contre l'appellatif *urtsula*, mis en rapport avec le toponyme *Urzulei*. Déjà en 1988 il avait attaqué Wagner de plein front : « mi preme smentire l'ipotesi etimologica addotta da WAGNER (...): il nome del comune suona, in bocca agli abitanti, *orθullé* (fra i più giovani *ortullé*, ...) et non esiste alcuna pianta chiamata **urtsúla* che denoti “la clematide”; ma anche se ci fosse, qualsiasi accostamento formale sarebbe da escludere »⁷²; on se demande pourquoi. Depuis, il n'en démord pas et parle du « fitonimo fantasma **urzula* “clematide”, che già nel suo lavoro *Formazione delle parole in sardo* viene ricollegato al nome di luogo ufficiale *Urzulei*, riconoscendo peraltro nel falso toponimo un suffisso “collettivo” » [51 s.]⁷³. À cette occasion, Bl. reproche à Wagner « il ricorso a fonti secondarie, non collaudate ». Ces sources étaient les mêmes que d'autres, comme Bertoldi et Terracini, avaient utilisées avant lui, et on est obligé de se demander quels sont les critères qui peuvent nous permettre de déclarer comme pure invention un vocable qui fait partie de la plupart des dictionnaires et qu'ont utilisé des linguistes de renom. On ne peut même pas soupçonner une forme plus ou moins vague, transmise d'un auteur à l'autre, parce que les indications diffèrent en ce qui concerne la région et aussi la signification qui peut être “clématite” ou “salsepareille/smilax”⁷⁴. Et qui aurait pu avoir un intérêt à inventer, au milieu du XIX^e s., une forme *urzula* qui au début n'a pas été mise en rapport avec le toponyme *Urzulei*, comme en témoignent les travaux de Giovanni Spano⁷⁵.

L'intention de Bl. de se distancer de ses prédecesseurs en prenant comme exemple le toponyme *Urzulei* ne s'arrête pas avec la tentative de déclarer inexistant l'appellatif *urtsula*, elle entraîne aussi la tentative de rattacher ce nom à une base *ort(u)-* [11, 76 s.]. Du coup, le toponyme officiel è « inseribile per qualsiasi tentativo etimologico » [11], surtout che « non abbiamo, invece, sicure testimonianze medievali » du toponyme, alors que lui-même,

⁷² *Op.cit.* n.35, 25n.50.

⁷³ Cf. aussi « Wagner, ..., correla il vocabolo fantasma **urtsula* “clematide” col nome di *Urzulei* ... », *Qb* 36 (2010, cf. n.1), 64. Évidemment, *Urzulei* n'est pas un « falso toponimo ».

⁷⁴ Cf. M.L. Wagner, *op.cit.* n.6, 265; *id.*, *DES* II, 564; Giulio Paulis, *I nomi popolari delle piante in Sardegna*, Sassari, Carlo Delfino, 1992, 221, avec renvois bibliographiques, entre autres à J.H. Moris, *Flora Sardoa*, 3 vols., Taurini 1837-1859, ouvrage que je n'ai pu consulter.

⁷⁵ *Vocabolariu sardu-italianu*. Cagliari, Tipografia Nazionale, 1851, (ried. a cura di Giulio Paulis, Nuoro, Elisso, II 1997, 410) et *Vocabolario sardo geografico patrimonico ed etimologico*, Cagliari 1872 (rist. Cagliari, 3 T, [1972]), 119: « URGZULÈ. Villag. Ursulei ... Voc. fen. HERETZ EL. *rupe altissima, precipizio ... o da tzel, urtzel, città ombrosa, ...* »

dans un passage – auquel il renvoie d'ailleurs ! [11 n. 23] – de son livre de 1988, en avait cité la première mention de 1117⁷⁶, citée d'ailleurs aussi par Paulis, Pittau⁷⁷ etc. Alors qu'il aurait pu se contenter de ramener *Urzulei* à une base *urts-* ou *orts-*⁷⁸, il veut le rattacher à ce *ort(u)* dont il a été question, avec le résultat : « La forma da secoli vigente è *Ortulè...* » [11], ou encore « da sempre [ortu'le] » [55]⁷⁹. Mais non : toutes les formes documentées durant les dernières 900 années nous enseignent le contraire : *Ursule* de 1117, de 1316 et de 1358⁸⁰ peuvent s'expliquer à partir de *urtsule*, mais non de *urtule*, et le même vaut pour *u/orθule* qui, sous la pression resp. du logoudorien et du nuorien du voisin Dorgali, a pu passer à *o/urtulé* lors des dernières décennies, forme qui n'a donc pas cours « depuis toujours ».

En regardant de près le traitement auquel ont été soumis deux termes – *orgosa* et *urtsula/Urzulei* – qui jouent un rôle central dans le livre de Bl., on constate une certaine superficialité de la recherche en même temps qu'une appréciation fort critique de l'acquis des collègues⁸¹. Comme souvent dans ses publications, il tend à conférer à ses recherches particulières une importance générale en les situant dans des compartiments différents et en se servant d'une terminologie *ad hoc*, et on a l'impression que parfois l'effort terminologique⁸² prime l'effort investigator. Ceci dit, il est parfaitement légitime que

⁷⁶ *Op.cit.* n.35, 25n.50.

⁷⁷ Paulis, *loc.cit.* n.74; Pittau, *op.cit.* n.4, 226.

⁷⁸ Cf. *Urzei*, *Urzoi*, *Urzeghe*, *Urzunu* etc., et *Orzili*, *Orzidda*, *Orzanne* etc.

⁷⁹ En 1988 (*loc.cit.* n.72), il avait écrit : « il nome del comune suona, in bocca agli abitanti, *orθulle* (fra i più giovani *ortullè* ...) ».

⁸⁰ Francesco Artizzu, « Il registro delle rendite », *Archivio Storico Sardo* 25/3-4, Padua 1958, 29-98, 96: « Villa dicta Ursule de montibus .. »; Próspero de Bofarull y Mascaró, *Colección de documentos inéditos del Archivo General de la Corona de Aragón*, Cuaderno 49, Compartiment de Sardenya, Barcelona 1856, 685: « Villa Ursule de les montayes ... ».

⁸¹ La critique est concentrée dans « 3. Storia della ricerca sul Paleosardo » [37-62], à savoir surtout dans « 3.2. La ricerca linguistica sul sostrato paleosardo » [48-62], où l'on dit, p.ex. à l'adresse de M.L. Wagner, que « è un ottimo romanista, ma un sostratologo purtroppo molto meno bilanciato nella sua preparazione glottologica » [51]. Quant à moi, Bl. a l'habitude d'inventer des détails pour me les reprocher ensuite. (Dans le passé, j'ai essayé de m'en défendre une fois, cf. *Studi barbaricini*, Cagliari, Della Torre, 1992, 52 s. n.18.). Cette fois, il prétend, p.ex., que « nella limpiddissima base *orge*, che stranamente viene ricondotta a un esito usurato di **ovorge* » [60 n.98], que j'ai ramené *orge* à *ovorge* alors que j'avais indiqué : « Per Orgosolo le forme catastali *Olivili*, *Olovoli* e *Ovorghe* ci attestano l'esistenza di una *v* fra vocali identiche che in seguito è caduta nella pronuncia *olīli*, *oleoli*, *orge* ... » (*Op.cit.* n.21, 45). Ailleurs, j'ai toujours cité la racine *org-* (*ib.*, 38; etc.). – La façon de procéder de Bl. est bien illustrée aussi par ce que j'avais noté ci-dessus à propos des noms en *-rθe* (avec n.32).

⁸² P.ex. lorsqu'il parle de « un principio *deduttivo-nomologico* » et du « procedimento *induttivo-implicazionale* » [139], etc. etc.

Bl. tente de situer les faits linguistiques dans le contexte général. Il invoque ainsi dans « 1.3. Sostrato e dati extralinguistici » [13-24] les acquis de l'histo-riographie [1.3.1.], de l'archéologie [1.3.2.] et de la génétique [1.3.3.] souvent avec force détails, mais pour professer enfin que « l'affidabilità massima nella ricostruzione del sostrato non può derivare, in ultima istanza, che dalla stessa indagine glottologica » [23]⁸³. Il a raison, et c'est donc à cet aspect que je limiterai aussi les remarques qui vont suivre.

Vu le grand nombre de remarques qui s'imposent durant la lecture du texte, je me vois obligé de me borner encore à n'en mentionner que quelques-unes, assez caractéristiques. Certaines concernent des étymologies pour lesquelles Bl. semble afficher une nette préférence bien qu'elles doivent passer pour le moins incertaines mais que Bl. présente sans formuler la moindre hésitation. Il y a là p.ex. *littu*, mot qui se trouve sporadiquement en logoudorien avec la signification “bois”, mais qui est assez fréquent comme microtoponyme. Ce terme que Wagner estimait « Prob. preromano »⁸⁴ a été doté par C.A. Mastrelli de l'étymologie latine **elictum*⁸⁵ (pour **elicetum* = *ilicetum*) “bois de chêne rouvre”, puis “bosco per antonomasia”⁸⁶, étymologie – probablement erronée⁸⁷ – reprise sans commentaire par Bl. [8, 55 n. 71, 83, 86], et qui a fini par perdre son astérisque [86]; une forme *Elittu* [55] jamais vue auparavant semble appuyer l'étymologie et aussi la signification inconnue jusqu'alors “bosco di lecci” [83, 219]. Par contre, Bl. avait raison de ne pas reprendre une autre étymologie de Mastrelli, celle de *bakku* “vallée”⁸⁸, mais celle qu'il propose sans aucune discussion ou allusion aux opinions discordantes à ce sujet [8], s'oppose simplement aux données de la phonétique historique : le *-c-* de *opacus* n'est conservé que dans une dizaine de dialectes (en Baronia)⁸⁹, et de même pour le *-p-*, à moins de postuler l'aphérèse du *o* après sa sonorisation en *-b-*⁹⁰. Une autre bavure phonétique regarde un « toponimo odierno **Arrana*, fra Gavoi e Lodine, trascritto come *Arana* nei documenti d'archivio più antichi » – que je ne connais pourtant pas⁹¹ – « ...i parlanti hanno ravvisato

⁸³ Et déjà avant : « l'archeologia in realtà nulla ci dice sul preciso tipo di lingua riflesso in una cultura materiale ... » [19].

⁸⁴ *DES* II, 33.

⁸⁵ Carlo Alberto Mastrelli, « Per la latinità del sardo *littu* », *Tra linguistica storica e linguistica generale*. Scritti in onore di Tristano Bolelli, Pisa, Pacini, 1985, 227-255.

⁸⁶ *Ib.*, 242.

⁸⁷ Je ne peux évidemment pas m'étendre sur la question ici. – La forme *littu* (jamais **elittu*) est attestée depuis le XII^e siècle (*CSPS*, *CSLB*).

⁸⁸ « Sardo *bákku/ákku* “forra, gola di montagna”, *ID* 41 (1978), 275-288.

⁸⁹ Cf. M. Contini, *op.cit.* (n.14), II c.26.

⁹⁰ *Ib.*, c.3.

⁹¹ Cf. les indications dans Wolf, *op.cit.* n.21, 273 et 298.

un possibile accostamento col nome della “rana” ...denominazione incongrua con le regole evolutive del sistema barbaricino, dove tale lessema è del tutto assente (*arrana* è campidanese, in barbaricino si dice *rana...*) » [12]. Là, Bl. aurait dû se souvenir qu’une carte chez Contini⁹² – reprise par Paulis dans la version italienne de la *HLS* de Wagner⁹³ – indique clairement qu’à Gavoi (et donc Lodine qui en avait fait partie alors) et Fonni, la voyelle prosthétique avant le *r*- est possible, et que Mereu/Sedda dont le vocabulaire a pour base le dialecte de Gavoi, notent uniquement *arrana*⁹⁴. Ce n’est là qu’une de ces nombreuses instances qui témoignent de ce que l’Auteur a qualifié – à l’adresse de J. Hubschmid – d’une « persistente sufficienza » [52].

Bl. a raison de mettre en garde contre les risques que l’étymologiste peut encourir, et il cite « ad esempio, l’errore interpretativo di Bertoldi, che credette di ravvisare nel toponimo sardo *Urpes* una derivazione dal basco *ur* “acqua”, ..., mentre si trattava d’una evoluzione regolare di *vulpis*, *vulpem* “la volpe” » [50] ce que déjà M. L. Wagner avait noté il y a 60 ans⁹⁵. Eh bien, Bl. n’est pas mieux loti lorsqu’il met *istiarvu* parmi les dérivés de *isti(l)*, en basque “pozza, acqua stagnante, palude”, tels *istil*, *istilai* [106] ou *istei*, *istiai*, *istiolai*, *isténnero* etc. [73]; cette base se trouve aussi « certamente in *Istiuneli* “palude scura, torbida”, che si oppone a *Istiarvu* (con *albus*, *-um*) “palude o stagno dalle acque limpide, chiare” » [106]. Voilà un exemple qui démontre toute la fragilité de ce que Bl. croit pouvoir présenter comme « sémantique paléosarde » étant donné qu’*istiarvu*⁹⁶ n’est rien d’autre qu’une variante barbaricine de *fustiarbu* “peuplier” (< *fuste albu*⁹⁷), tout comme *isteddu* [73], la variante sarde du lat. *stella*⁹⁸. De même, il y a gros à parier que *arzolai* représente un dérivé

⁹² *Op.cit.* n.14, II c.74.

⁹³ Max Leopold Wagner, *Historische Lautlehre des Sardischen*, Halle (Saale) 1941 (= *Beih. ZrP* 93); = *Fonetica storica del sardo*. Introduzione, traduzione e appendice di Giulio Paulis, Cagliari, Gianni Trois, 1984, c.3.

⁹⁴ Grazia Mereu/Gonario Francesco Sedda, *ello tando ?*, Nuoro, Studiostampa, [1998], I, 60: « **Arrana**/ar'rana/ [da *rana* ...] ». J’ai noté *arrana* à Lodine, Fonni, Ovoda, Gavoi et même à Mamoiada, *rana* à Ollolai et Olzai etc.

⁹⁵ *Op.cit.* n.6, 280 (= ed. Paulis, 259).

⁹⁶ La forme est notée comme variante « nuor. » chez Rubattu (II, 1428; IV, 1164), Puddu 1021 (*istiàrvu*, cf. 738 *fustiàlbu*, *fustiàlvu*, *fusteàlvu* etc.); cf. aussi Espa (*op.cit.* n.44), 753: *istiarbu* “pioppo bianco”; Paulis (*op.cit.* n.8) donne, à côté de « *fustiarbu*, *-alvu* log. “pioppo” » (499) dans le glossaire, « *istiarvu*, centr. “pioppo” » (506); *istiàrbu* est le seul lemme chez Mereu/Sedda (*op.cit.* n.94, II, 232). – J’ai noté *istiarvu* à Mamoiada, Lodine, Ovoda, Olzai et Gavoi, contre *ustiarvu* à Oliena, Orgosolo, Ollolai etc. – Dans un travail tout récent qui reprend le sujet du livre, Bl. localise *riu Istiarvu* à Orani, donc en Barbagia, territoire de *istiarvu* “peuplier”, « Nuove scoperte sul Paleosardo », *Qb* 37 (2011), 57-98, 85.

⁹⁷ Cf. *DES* I, 562; Pittau, *DILS*, 417; *istiarvu* n’y figure pas.

⁹⁸ *DES* I, 689.

hybride du log. *arzola* (<*areola*, “aire”) au moyen de *-ai*, suffixe paléosarde le plus fréquent. Ce microtoponyme, attesté trois fois par Paulis⁹⁹, fait évidemment partie des douzaines de noms hybrides réunis jadis par M. Pittau¹⁰⁰; cependant, pour le faire rentrer dans un petit groupe de toponymes rattachés au basque *artz*, Bl. le transcrit *artzolai* (70, 75, 110, 199) en suggérant ainsi une prononciation sourde de l’affriquée qui n’est attestée nulle part.

Je me garderai de proposer un certain nombre d’étymologies comme alternatives à celles présentées par Bl. comme quasiment sûres, p.ex. *korriarvu* où *korr-* est catalogué parmi les «Allomorfi con vocalismo dissimilato» de la fameuse base **kar(r)* [70]¹⁰¹, alors qu’on pourrait analyser ce nom comme composé à la manière de *fustiarvu*, à savoir **cornialbu* “aux cornes blanches”, cf. sd. *pe(di)arbu* “aux pieds blancs” ou *pittiarbu*¹⁰². Je ferai simplement remarquer que Bl. ne s’assure pas toujours des attestations historiques des toponymes, ce qui peut mener, comme chacun sait, à des erreurs d’appréciation comme dans le cas de *Mara/Maracalagonis* qu’on ne peut pas ramener à la «coppia **MARA* “palude, acqua stagnante” e **MORI* (...) “mare”» [29] pour la simple raison que les documents du XII^e s. et même après attestent *Magar*, surtout par des noms d’origine *de Magar* (CSPS, CSNT, CSMS)¹⁰³. D’autre part, une assertion comme «*Fonni*...attestato come *Fonne* nei secoli XIV-XV» est un indice de la façon cavalière dont les données objectives sont souvent traitées – je ne sais si *Fonne* est attesté avant le XIX^e s.¹⁰⁴.

Vers la fin, un chapitre «6. Stratigrafia del Paleosardo» [137-152] peut être lu comme un résumé dans lequel sont reprises les composantes du paléosarde : «6.1. Paleosardo e Paleobasco», «6.2. Paleosardo e Iberico» pour

⁹⁹ *Op.cit.* n.8, 427, le note à Boroneddru, Ghilarza et Teti, trois endroits où *-rj-* (de *areola*) passe à *-rdz-* selon Contini, *op.cit.* n.14, c.84 (région plutôt restreinte).

¹⁰⁰ «Raccolta di toponimi ibridi», *Studi sardi di linguistica e storia*, Pisa, La Cultura, 1958, 139-174. *Arzolai* n’y figure pas parmi les noms en *-ai* (155-160), pas plus que *?astandzai* à Ovoda (cf. Wolf, *op.cit.* n.81, 164), commune limitrophe de Teti (*?astandza* <*castanea*>).

¹⁰¹ Ou encore : «... m’interessa segnalare un allomorfo, finora disatteso ...» [125].

¹⁰² Cf. Wagner, *op.cit.* n.48, 146 (§ 178); Puddu (*op.cit.* n.44) *peàrbu* (1287), *pediàrbu* (1289), *pitàrbu*, *pitiàrvu* (1342), *pitzàrbu* (1344) etc. – En latin, on connaît des composés comme *cornifrons* (“avec des cornes au front”) ou *cornipedus/cornipes* “des pieds en corne”, etc.

¹⁰³ H.J. Wolf, «Numènes de logos e de pessones», *Limbas* 2 (1987), 65-72, 68; *id.*, «Sardische Herkunftsnamen», *BzN, NF* 23 (1988), 1-67, 19 avec n.192; peu nuancé M. Pittau, *op.cit.* n.4, 113.

¹⁰⁴ La première attestation date de 1357/59, Pietro Sella, *Rationes Decimiarum Italiae nei secoli XIII e XIV*, Sardinia, Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica, 1945, 244, n° 2808 *Fomie*, probablement erreur pour *Fonne*; pour 1388, on trouve deux fois *Fonte*; plus tard *Fonni*.

finir avec « 6.3. Paleosardo, Periindeuropeo e Paleoindeuropeo » avec nouvelle discussion de certaines racines. Avant « 8. Conclusione e Desiderata » [159-163], un court paragraphe « 7. Paleosardo e reazione etnica del sostrato » [153-157] traite de phénomènes manifestes « del sardo neolatino in Barbagia e nelle aree orientali, che mi sembrano significativi rispetto al *trend* romanzo generale, ..., e che coincidono con tratti tipici del basco » [153], à savoir « 7.2. Accento », « 7.3. Innalzamento vocalico », « 7.4. Aspirazione e perdita di [f]-iniziale », « 7.5. Mantenimento delle occlusive sarde intervocaliche e sonorizzazione della sarda iniziale [k] » et « 7.6. Altri fenomeni ». Un commentaire – qui du reste démontrerait le peu de fondement de ces points¹⁰⁵ – ne ferait qu'allonger cette mise en relief (déjà longue) outre mesure. Mais on ne peut passer sous silence le fait que Bl. se range parmi ceux pour qui le substrat joue un rôle important dans l'histoire du phonétisme roman¹⁰⁶. Il pense ainsi que le basque est à l'origine de la perte du *f*-initial (en passant par le stade *h*- comme en espagnol) en n'éprouvant aucune difficulté à admettre une diglossie durant plus de 2000 ans (« *latenza* del fenomeno di sostrato » [155]) avant d'arriver à la victoire de la version de « la maggior parte dei parlanti appartenenti alle classe popolari ». Je ne sais s'il y a encore des partisans de cette position, et je pourrais retourner à Bl. ce qu'il avait reproché à G. Paulis, à savoir rendre ainsi inexistants « d'un colpo tutti i progressi interpretativi degli ultimi 25 anni » [56]¹⁰⁷, vu que les dernières interventions à ce propos s'étaient prononcées contre une ingérence quelconque d'un substrat lors du passage *f*->(*h*-)> \emptyset en sarde¹⁰⁸.

L'incontestable force de synthèse de Bl. ne suffit pas pour rendre probable une particulière affinité entre des langues ibériques et le paléosarde ; tout au plus peut-on relever une certaine ressemblance entre la structure d'éléments linguistiques qu'il semble légitime d'appeler « racines » – il s'agit

¹⁰⁵ À propos de l'« innalzamento vocalico », cf. n.17 (et le texte auquel la note se réfère).

¹⁰⁶ Comme, p.ex. Cl. Merlo, dans sa tentative de ramener la *gorgia toscana* au substrat étrusque, position combattue avec des arguments convaincants, par G. Rohlf, etc.

¹⁰⁷ Il s'agit de l'explication du *θ-/t-/ts-* initial dans une dizaine de noms d'animaux par l'élément *θiu/θia* “oncle/tante”, p.ex. *θilingrone* “ver” (<*thiu* + **libricone*), *tsarántsula* “gecko” (*araneola/tarantula*), *tsurrundeddu* “chauve-souris” (*hirundellu*), *θilipirke* “sauterelle” (**leporice*), *tsalak(r)u²a* “sorte de gecko” (**lacucula*) etc. que Bl. avait proposée, d'après une idée de M. Alinei, d'une façon tout autre que convaincante dans « *Etimologia ed etnolinguistica: zoonimi parentelari e totemismo in Sardegna* », *QSem* 22 (2006), 187-214, 189-193, contribution qui ne figure pas parmi les 35 titres présents dans la « *Bibliografia* » [165-189].

¹⁰⁸ Michel Contini, « K-h, F-h et le problème des laryngales du sarde », *Bulletin de l'Institut de Phonétique de Grenoble* 4 (1975), 27-66 ; Heinz Jürgen Wolf, « Hat sich M.L. Wagner verhört ? Lautwandel in Ovioda », *RF* 95 (1983), 100-110, 110 n.79 (= *op.cit.* n.81, « *Mutamento fonetico a Ovioda* », 15-26, 26 n.82).

de séquences phonétiques qu'on retrouve dans beaucoup d'autres langues. Mais les ressemblances phonétiques ne suffisent pas pour postuler la parenté entre des langues ibériques et le paléosarde tant qu'on ne peut attribuer un sens plus ou moins précis aux éléments de ce dernier – manque auquel une reconnaissance des lieux ne peut obvier : il ne s'agit en somme, pour le dire avec Bl. que de « *forzature semantiche* che accompagnano le ricostruzioni etimologiche... » [50].

On se serait attendu à ce qu'un auteur qui présente une « tesi innovatrice », à la suite d'une « ricerca pionieristica » [159] se montre attentif jusque dans les moindres détails. Mais on a vu par quelques points déjà mentionnés qu'une certaine négligence dans la confection du livre est évidente, probablement due à une hâte inappropriée. Celle-ci se manifeste aussi par des coquilles¹⁰⁹ et autres bêvues¹¹⁰, même dans l'importante « 9. Bibliografia » [165-189]¹¹¹, où, vu ses dimensions, on hésite à noter ce qui pourrait passer pour des omissions¹¹².

Le volume se clôt, après « 9.1. Abbreviazioni Bibliografiche » [190], par 50 « 10. Indici » [191-226], dont « Indice degli Autori » [191-195], puis « 10.2. Indice delle materie » [196-198], « Indice onomastico e toponomastico », comprenant les noms paléosardes [198-208], basques [208-210], ibères [210 s.] et autres [211-216], racines et suffixes [217 s.], pour finir avec les appellatifs sardes [218-220], basques [220-222], latins [222-224] et autres [224-226, 36 langues], six « Cartine storico-linguistiche » [229-235], parmi lesquelles « 11.3. Aree di densità toponomastica paleosarda » [232] et « 11.4. Concordanze lessicali paleoispانية-paleosarde » [233] qui montrent bien la répartition des quelques types toponymiques examinés, et finalement « 12. Documentazione fotografica » [238-243] consistant en sept photos, destinées à illustrer la signi-

¹⁰⁹ P.ex. *talai²ore* [59]/*Talaikore* [112, 207] au lieu de *talae²ore/talaekore* [80, 83]/I – [105, 131, 207], ou *istiuarvu* [125] pour *istiarvu* [73]/I – [106, 202 deux fois]; *Rede* [130] pour *Red*; *sardegna* [159]; cf. aussi n.50.

¹¹⁰ Au lieu de « una radice presente sul suolo sardo, ma ricostruibile ... » [68], on doit probablement lire « una radice non presente, ma ... »; pourquoi parler du « nome del comune *Kilivani* » [121] si *Chilivani* fait partie de la commune d’Ozieri?

¹¹¹ *Bach, Adolph* [166] pour *Adolf*; *fine d'un rebus* [168] pour *fine di un ...* (Blasco [!], *Qb* 36); *Boyrrie-Fénié, Bénédicte* [169] pour *B. et Jean-Jacques Fénié* (Pau, 1992); *Studi di Linguistica e di Storia* [182] pour *Studi sardi di l. e storia* (M. Pittau); *Rubattu, Diz...4 voll.* [183] pour *5 voll.*; *TLL (A-P)* [186], où le *N* manque toujours; *La toponomastica in Sardegna* [189] pour *Lat. preromana in S.* (Wolf). Il y manque aussi des titres cités dans les notes, p.ex. les ouvrages de A. Häusler (2002), Kr. Kristensen, J. Nichols, St. Zimmer [23 n.51].

¹¹² P.ex. Vittorio Bertoldi, « Antichi filoni nella toponomastica mediterranea incrociantisi nella Sardegna », *RLiR* 4 (1928), 222-250. I. *Gav-oi*, 223-230 (à l'occasion de la racine *gav-*); H.J. Wolf, « Sarde *pettorra, liporra*, le mérinos et le suffixe *-inu* », *RLiR* 62 (1998), 331-346, à cause du suffixe *-inu* [154 n.3] en plus de *op.cit.* n.81, 85 s.

fication attribuée aux sites respectifs. Au fait, on peut y voir un peu de tout et interpréter à volonté, p.ex. *Aranaké* [238 s.] “corsi d’acqua in una valle” [115], ou “torrenti di montagna sotto l’altopiano” [132], ou *Desunele* [240], glosé “gola profonda e buia” [103], “burrone, dirupo buio” [121], ce dernier afin de documenter ce *nele*, variante sarde de **mele* représentant théorique du basque **bel(e)* “noir”.

On aura compris qu’il n’en est rien de « L’inconfutabile concordanza formale e semantica tra microtoponimi sardi e basi ... paleobasche e iberiche » [159]. Par conséquent, il n’y a pas lieu de douter la préhistoire sarde d’immigrations en provenance de la péninsule Ibérique dès une période pré-mésolithique (IX^e millénaire et avant), notamment « più migrazioni minori dall’antica Iberia durante tutto il Neolitico e forse parte dell’Eneolitico » [161] et de tout ce panorama historique et linguistique présenté lors des « 8.1. Conclusioni » [159-162].

Lorsque, peu après sa parution, j’avais survolé le livre, je disais à mon ami Eduardo que j’en étais resté tout malheureux. Eh bien oui.

Université de Bonn

Heinz Jürgen WOLF

Sullo stato presente della lessicografia storico-etimologica dell’italiano

Con qualche considerazione sull’*Etimologico* di Alberto Nocentini

Quando è apparso il primo fascicolo del *Lessico Etimologico Italiano* (LEI) di Max Pfister, nel 1979¹, si poteva immaginare che sarebbe stata scritta – ancorché in tempi molto lunghi – la storia etimologica più voluminosa di una lingua al mondo; e del resto si poteva anche prevedere che il materiale si sarebbe inevitabilmente accresciuto negli anni, per l’apporto, per es., di corpora testuali e banche dati importanti come il corpus del TLIO². Certamente una sfida così imponente – nella quantità e qualità – ha un prezzo: la lunga durata, non quella, per intenderci, del *Thesaurus Linguae Latinae* (prima uscita anno 1900 e non ancora completato), ma certamente un buon mezzo secolo (la data fissata come termine ultimo fin dagli inizi, 2032, è stata di recente confermata tassativamente dall’ultima valutazione della Mainzer Akademie che assicura i finanziamenti al progetto).

Nel frattempo, in attesa dell’ultimazione del LEI e di un suo aggiornamento, che cosa consulta lo studioso che cerchi spiegazioni etimologiche di parole italiane?

La risposta è presto data: la lessicografia etimologica dell’italiano è conquista recente, in ritardo rispetto ad altre lingue europee; uno strumento scientifico e affidabile compare solo negli anni ’50, il DEI di Carlo Battisti e Giovanni Alessio (1950-57)³. Al DEI, repertorio in cinque volumi di circa

¹ A partire dal fascicolo 72° condiretto con Wolfgang Schweickard. Per ora la pubblicazione è arrivata a CASA (fascicolo 107°, volume XII), mentre per le altre sezioni sono stati pubblicati 7 fascicoli dei *Germanismi*, 4 della D, uno della E).

² Sugli aspetti della grandiosità del FEW e del LEI e anche sul pericolo di una (almeno potenziale) metastasi etimologica, cfr. Varvaro (1992, 37) e la replica di Pfister (1992, 41-42).

³ Così brevemente Zolli (1988, 791): «Fino a questo dopoguerra la lingua italiana non possedeva un dizionario etimologico redatto con criterii rigorosamente scientifici, a cui lo studioso italiano potesse rivolgersi con quella fiducia con la quale, ad esempio, lo studioso o anche il pubblico colto francese poteva rivolgersi ai dizionarii etimologici del Dauzat e di O. Bloch e W. Wartburg».

50000 voci, si ricorre ancora oggi per molte e preziose indicazioni riguardanti forme dialettali e regionali, escluse da altri repertori, mentre esso risulta approssimativo nelle datazioni dei termini e non sempre affidabile a causa di altre forzature (per es. l'eccessivo ricorso alla nozione di sostrato prelatino e 'mediterraneo'); negli stessi anni veniva affiancato dal VEI di Angelo Prati (1951), che forniva un notevole apparato critico-bibliografico carente nel DEI⁴.

Lo scenario cambia completamente con la comparsa, nel 1979, del primo fascicolo del LEI e del primo volume del DELI: da quel momento non solo si recupera il ritardo iniziale rispetto alle altre lingue di cultura, ma si raggiunge velocemente un livello alto e specialistico; non stupisce, quindi, che Claudio Marazzini (2009, 398n), tratteggiando in un poderoso volume la storia della nostra lessicografia, lasci volutamente da parte i vocabolari etimologici, considerata «l'alta specializzazione raggiunta nel settore».

Il DELI, frutto di lunghi e vasti spogli compiuti da Manlio Cortelazzo e Paolo Zolli (i 60000 lemmi – corrispondenti all'incirca a quelli dello *Zingarelli minore* – sono distribuiti in 5 volumi, l'ultimo dei quali del 1988; ora, in versione aggiornata e monovolume, 1999, DELIN), è un repertorio accurato, affidabile e ricco di informazioni (data e fonte della prima attestazione, etimologia prossima e remota, osservazioni sulla storia della parola, sugli usi, sulla semantica, con ottime e aggiornate note bibliografiche)⁵.

Con il DELI cominciava il proprio cammino il LEI⁶, che sul modello del *Französisches Etymologisches Wörterbuch* di Walther von Wartburg, di cui Pfister è stato allievo, realizzava il progetto ambizioso di illustrare l'intero patrimonio lessicale italiano (dotto, semidotto, popolare; prestiti) attraverso la registrazione di tutte le attestazioni dell'italiano e dei suoi dialetti, antichi e moderni.

All'avvicinarsi della fine della stampa del blocco C-D-E (entro il 2014), il LEI si trova ad affrontare una sfida forse più complessa di quella iniziale: per rispettare il termine ultimo previsto dalla commissione che lo finanzia, il

⁴ Su questi aspetti cfr. Zamboni (1976: 192). Non è questa la sede per una storia della lessicografia etimologica per la quale si rinvia almeno a Pfister-Lupis (2001) e Schweickard (2003); per i vocabolari etimologici di singole aree o dialetti, mette conto almeno ricordare come novità più significativa il completamento del VES di Varvaro che sarà presentato (una lettera campione), a fine anno a Palermo (mentre il volume uscirà probabilmente nel 2012).

⁵ Si attende una nuova edizione del DELIN, accresciuta e aggiornata, come ha annunciato Michele Cortelazzo in un convegno a Napoli nell'ottobre 2010.

⁶ Come si è detto, il primo fascicolo del LEI è stato stampato nel 1979, ma la gestazione dell'opera risale almeno a un decennio prima, al 1968.

2032, dovrà necessariamente escogitare strategie di contenimento dei materiali e riorganizzare alcune procedure redazionali, la gestione e la selezione delle fonti, in parte la forma della pubblicazione, dovrà insomma ripensare un nuovo ‘assetto’ senza ovviamente compromettere e stravolgere l’impianto di base.

Ultimo tra i vocabolari etimologici della lingua italiana monovolume, è *l’Etimologico* di Alberto Nocentini, di circa 48000 voci, pubblicato nel 2010 dall’editore Le Monnier.

Nella prefazione l’autore confessa di trarre dall’*Avviamento alla etimologia italiana* di Giacomo Devoto (prima edizione del 1966), strumento «inesorabilmente superato», almeno due aspetti caratterizzanti: l’immediatezza della consultazione e la ricerca della motivazione originaria, caratteristiche, queste, che sono per Nocentini le qualità fondamentali richieste a un vocabolario etimologico specie se rivolto a un utente non specialista in materia: ogni voce è assegnata a una classe etimologica e poi approfondita, mentre il percorso etimologico procede fino a raggiungere la (presumibile) motivazione originaria o si arresta quando i dati in possesso non consentono di procedere oltre: un termine di base latina formatosi nella preistoria del latino, viene indagato attraverso la comparazione del lessico indoeuropeo, un prestito viene disegnato attraverso un percorso à rebours, fino alla lingua di partenza, ecc. Nulla da eccepire, salvo una banale constatazione: l’obiettivo dell’etimologia remota comporta, talvolta, il rischio di sacrificare vicende importanti nella ricostruzione dell’etimologia prossima, di non poco interesse nella caratterizzazione del lessico italiano: ma ciò è coerente, di fatto, con l’idea di etimologia-origine, in cui riveste importanza secondaria la storia dei testi, dei contesti, dei modi e dei canali di trasmissione, circolazione e uso della parola, ed è distante da ciò che invece per altre tradizioni e scuole lessicografiche prestigiose è un punto fermo, l’etimologia come *histoire du mot*, il cui modello per l’italiano è rappresentato proprio dal LEI. Del quale, ancorché spesso citato e ampiamente utilizzato come risulta anche scorrendo vari trafiletti di commento, Nocentini critica almeno la durata e la faticosa lentezza, come di una «cattedrale gotica»: nessuno vivrà tanto a lungo da vederlo finito, glossa l’autore, e inoltre la ricca congerie di dati non è bilanciata da un commento esaustivo, tanto che l’opera è utilizzabile proficuamente solo dagli addetti ai lavori. Bene: con tali preoccupazioni, però, nessuna impresa mastodontica potrebbe essere realizzata (pensiamo ancora al ThLL o, in ambito italiano, al TLIO che, per un segmento molto più piccolo, l’italiano antico, finirà probabilmente a metà degli anni ’20); inoltre, per restare nella metafora, è bene non

dimenticare la solidità e l'imponenza della cattedrale gotica, una volta finita: punto nevralgico e centrale, da cui poi possono diramarsi nuove strade. Semmai il LEI fa venire in mente l'immagine dello *Zauberberg*, che rende meglio l'idea della mole dei materiali, all'apparenza quasi insormontabile, eppure dal fascino misterioso perché da essi emergeranno, prima o poi, nuove e imprese scoperte.

Delle scelte metodologiche di fondo, è Nocentini stesso a fissare qualche principio importante e condivisibile:

- (1) la soluzione di un problema relativo al lessico italiano va cercata in primis in ambito romanzo, mentre il ricorso all'onomatopea e al sostrato dovrebbe essere solo la risorsa estrema;
- (2) una voce italiana non va ricondotta direttamente a una radice indoeuropea senza passare attraverso una lingua antica (latino, greco, lingue italiche, celtiche, ecc.) che è il tramite necessario per risalire alle forme ricostruite dell'indoeuropeo;
- (3) a dispetto di una prassi diffusa che assegna la priorità alla forma nella soluzione di un problema etimologico, va ridato il giusto peso al significato.

Passiamo alla microstruttura. Ogni lemma comprende descrizione, spiegazione, commento, bibliografia; i derivati e i composti sono elencati di seguito sotto il lemma principale. Chi è abituato alla consultazione del DELIN, noterà subito alcune differenze, per es., nella genericità di alcune datazioni e, soprattutto, nella mancanza dell'indicazione delle fonti delle prime attestazioni: l'*Etimologico* desume la datazione dal GDLI e dal TLIO per i termini documentati nei primi secoli, da studi lessicali, repertori speciali o da letture di testi poco noti, se la data diverge dal GDLI; a maggior ragione, vorremmo sapere di più: chi, dove e quando? Se anche un dizionario etimologico non si prefigge, come fa il LEI, di disegnare tutta la storia della parola, è indubbia tuttavia l'importanza rivestita dalle prime attestazioni, che gli studiosi, poi, possono controllare, verificare, retrodatare, reinterpretare, come del resto ha ben sottolineato Serianni (1992, 27): «Importa stabilire non solo *quando*, ma anche *dove* una parola abbia la sua prima attestazione. Se questa è rintracciabile in un testo che abbia avuto larga diffusione [...], possiamo essere ragionevolmente sicuri che a quella prima attestazione abbia fatto seguito una circolazione più o meno larga nella comunità dei parlanti; possiamo dunque, per rifarci a un'immagine del Migliorini, dire di aver ritrovato l'atto di nascita di quella parola». È vero, qui si entra nella biografia della parola, molto cara a Baldinger, tuttavia non è escluso che un dizionario che voglia anche solo fare etimologia possa fornire anche qualche elemento significativo sulla storia della parola (tanto più che maggiori informazioni – come insegnano i vocabolari dell'uso – assicurano un numero maggiore di utenti).

Nella spiegazione della voce vengono indicati la classe etimologica (filiazione, prestito, neoformazione, provenienza da nomi propri, ecc.), poi l'etimo, seguito a sua volta dalla comparazione se si tratta di termini ereditari: per i termini di trasmissione diretta si indicano le corrispondenze romanze, per quelli dotti si danno solo le corrispondenze delle due principali lingue di cultura, francese e spagnolo; ci sono poi casi dalla traiula complessa (gli esotismi, i prestiti di ritorno, ecc.) in cui via via si privilegia l'informazione etimologica più utile a definire il punto di partenza; nel commento etimologico la comparazione si estende spesso all'indoeuropeo; chiude il lemma, infine, una bibliografia ricca e aggiornata.

Chiarita l'articolazione della microstruttura, proviamo a rispondere a qualche domanda: 1) per le datazioni e le fonti *l'Etimologico* fornisce indicazioni nuove e affidabili? e quindi 2) il DELIN è superato? e infine 3) per gli utenti più specialisti, per chi si occupa di etimologia *stricto sensu*, costituisce un sufficiente sostituto del LEI?

Se il LEI può risultare, almeno per i non addetti ai lavori, ostico e difficile (l'autore dichiara di averne consultato e utilizzato i 107 fascicoli)⁷, il DELIN fornisce, in modo succinto ma sempre con meticolosità e dovizia di particolari, fonti e datazioni; ovviamente si tratta di strumenti diversi, tanto più che un vocabolario monovolume è costretto a selezionare i materiali, mentre il LEI, per definizione onnivoro, ambisce a 'comprendere' tutto. Come scrive Sabatini del LEI (1992, 16): «Un'opera come questa, che indaga sui fatti linguistici a tutti i livelli, in tutte le direzioni, a livello popolare e colto, che tiene conto dei rapporti con le lingue esterne, arriva infatti a presentarci il quadro complessivo della vita culturale di una comunità sociale».

Ecco due brevissimi esempi di due voci non problematiche che forniscono le risposte alle tre domande di prima:

- (1) alla voce *bidèllo* *l'Etimologico* indica una datazione generica (sec. XV), senza fonte; il commento, stringato, indica il prestito germanico per tramite di altre lingue: dall'a. fr. *bedel* 'messo di giustizia' e poi 'uscire dell'università', dal franc. **bidil*; chi voglia sapere di più sulla traiula complessa di questo termine, troverà un commento esaustivo nel LEI (al quale si rimanda e che è inutile qui compendiare), ma anche molte preziose informazioni nel DELIN, in cui si indicano la fonte, Domenico da Prato, e soprattutto le forme del lat. mediev. *bedellus* (già a Padova nel XIII sec.) che – come si dice nel LEI – sono quelle che si irradiano da Parigi (già nel 1251, in Niermeyer) nelle università italiane (non a caso il LEI mette in esponente anche il lat. mediev. *bedellus* 'messo, servitore'); quanto alla prima attestazione, i *bidielli* 'segretari, assistenti' sono già documentati nella *Cronica* di Anonimo Romano (1358ca.);

⁷ Per esattezza i fascicoli 106 e 107 sono stati pubblicati nel 2011.

- (2) *canovaccio*: nell'*Etimologico* (prima metà del sec. XIV) è indicato giustamente come derivato da *càneva*, forma settentrionale di *canapa* ‘grossa tela di canapa, strofinaccio’ (mentre il significato di ‘traccia schematica di rappresentazione teatrale’ si riconduce al fr. *canevas*), e si riprendono dal DELIN, ma senza date e dettagli, alcuni passaggi; il DELIN menziona, tra gli altri, *canevaza* già del lat. mediev. di Venezia del 1197, e come prima attestazione *canevazo* della fine del XIII sec. (Matazone da Caligano), mentre dal LEI recuperiamo, se non altro per la data (oltre che per il significato storico, importante per la traipla, dei commerci toscani verso l’Europa) i *canavacci* già attestati a Siena nel 1277-82.

Per chi voglia intraprendere qualche sondaggio di confronto con il LEI e con il DELIN, risulta, infine, molto utile un elenco delle novità etimologiche fornito dall’autore nella prefazione, così ripartito: a) proposte nuove e in parte ancora inedite; b) proposte nuove di altri autori passate inosservate o non accettate; c) proposte vecchie già scartate o contestate, che vengono riconfermate e perfezionate; d) etimi relativi a lingue diverse dall’italiano.

Per concludere, sarà il caso di aspettare – vent’anni non sono un’eternità – la conclusione del LEI per poi fare un bilancio: nel frattempo, va detto, il LEI non resta arroccato di fronte ai progressi scientifici e ai nuovi contributi che contengono elementi in favore di alcune ‘revisioni’ etimologiche: ne è un esempio il caso di *andare*, etimologia problematica per eccellenza, come sanno tutti coloro che fanno etimologia, e che Pfister ha affrontato in un intervento durante il XXXV convegno annuale della SIG, *L’etimologia* (Napoli, 21-23 ottobre 2010), in cui, respingendo l’ipotesi di un’unica base *ambulare* difesa e proposta in 154 colonne del LEI (2, 596-750), proponeva tre basi, **AMBULARE**, **AMBITARE**, **AMNARE**, tutte attestate nel latino prima di Isidoro, che rendono ragione dei diversi esiti romanzi.

Concludiamo con le parole con cui Pfister chiudeva quel bell’intervento: «La versione di *ambulare* in LEI 1984 a confronto con la nuova redazione del 2010 rende evidente un altro dato: le etimologie e i loro ideatori non sono infallibili: nuove scoperte, come p.es. quella di *ambitari* in veste bizantina modificano la nostra ottica. Di fatto va sempre riconosciuto che nuovi contributi – anche quando non esenti da errori – stimolano nuove ricerche e nuove soluzioni. Come in fondo sempre nella vita, ciò che importa anche nel campo della ricerca etimologica è la saggezza unita alla modestia, giacché l’errore è sempre in agguato».

Riferimenti bibliografici

- Coluccia 1992 = Rosario Coluccia (ed.), *Riflessioni sulla lessicografia. Atti dell'incontro organizzato in occasione del conferimento della laurea honoris causa a Max Pfister (Lecce, 7 ottobre 1991)*, Galatina, Congedo, 1992.
- Marazzini 2009 = Claudio Marazzini, *L'ordine delle parole. Storia di vocabolari italiani*, Bologna, il Mulino, 2009.
- Pfister 1992 = Max Pfister, «Replica», in: Coluccia 1992, 39-43.
- Pfister / Lupis 2001 = Max Pfister e Antonio Lupis, *Introduzione all'etimologia romanza*, Soveria Mannelli, Rubbettino, 2001.
- Sabatini 1992 = Francesco Sabatini, «Il LEI e la storia della lingua», in: Coluccia 1992, 13-19.
- Schweickard 2003 = Wolfgang Schweickard, «Etymologische und wortgeschichtliche Erforschung und Beschreibung der romanischen Sprachen: Italienisch und Sardisch», in: *HRS* 1, 346-357.
- Serianni 1992 = Luca Serianni, «Il LEI e la lessicografia italiana», in: Coluccia 1992, 21-30.
- Varvaro 1992 = Alberto Varvaro, «Il LEI e la lessicografia romanza», in: Coluccia 1992, 31-38.
- Zamboni 1976 = Alberto Zamboni, *L'etimologia*, Bologna, Zanichelli, 1976.
- Zolli 1988 = Paolo Zolli, «Italienisch: Lexikographie. Lessicografia», in: *LRL* IV, 786-798.